

# UN SPORT LÉGENDAIRE

Les Maple Leafs d'autrefois  
et l'essor du hockey professionnel



STEPHEN J. HARPER



# Table des matières

INTRODUCTION	
<b>La mise au jeu</b> . . . . .	11
CHAPITRE 1	
<b>L'ancien régime dans la deuxième ville du hockey</b>	
<i>Des origines du hockey à l'ère des Osgoodes</i> . . . . .	15
CHAPITRE 2	
<b>L'ascension du « tyran de la presse »</b>	
<i>Tout va pour le mieux sous le règne des Wellingtons</i> . . . . .	41
CHAPITRE 3	
<b>L'ennemi avance à visage découvert</b>	
<i>L'ascension des Marlboros</i> . . . . .	61
CHAPITRE 4	
<b>Sur le sentier de la guerre</b>	
<i>La défection des Marlboros</i> . . . . .	83
CHAPITRE 5	
<b>La rébellion commence</b>	
<i>La naissance du Toronto Hockey Club</i> . . . . .	103
CHAPITRE 6	
<b>Le soulèvement prend de l'ampleur</b>	
<i>Le hockey professionnel gagne l'ensemble de l'Ontario</i> . . . . .	121

CHAPITRE 7

**Les Professionnels gagnent du terrain**

*La Ligue professionnelle de hockey de l'Ontario est formée* . . . . . 147

CHAPITRE 8

**Un rendez-vous avec l'éternité**

*Les Torontos atteignent la finale de la coupe Stanley.* . . . . . 169

CHAPITRE 9

**Les Professionnels battent en retraite**

*Le grenat et gris est mis en échec* . . . . . 193

CHAPITRE 10

**Le triomphe des amateurs**

*Le chant du cygne des Professionals de Toronto* . . . . . 221

CHAPITRE 11

**Le retour aux sources**

*L'amateurisme regagne la Ville Reine.* . . . . . 243

CHAPITRE 12

**La revanche de l'Histoire**

*Un club de hockey plus fort prend son essor à Toronto.* . . . . . 265

CHAPITRE 13

**Une nouvelle ère s'amorce dans la Ville reine**

*Les Blue Shirts remportent la coupe Stanley.* . . . . . 285

PROLONGATION

**La fin d'une époque.** . . . . . 313

**Remerciements** . . . . . 343

**Notes** . . . . . 347

**Bibliographie.** . . . . . 363

**Crédits photographiques** . . . . . 373

**Statistiques** . . . . . 379

**Index** . . . . . 397

## INTRODUCTION

# La mise au jeu

14 mars 1908 : Tout commence un samedi soir à l'Aréna de Montréal, au coin de la rue Sainte-Catherine et de l'avenue Wood. Aussi connu sous le nom d'Aréna de Westmount, l'édifice qui abrite cette patinoire a été construit spécialement pour le hockey dix ans plus tôt. Avec sa glace naturelle et ses coins arrondis, une nouveauté à l'époque, il s'agit de la plus grande patinoire du pays. Des centaines de spectateurs s'apprêtent à regarder la partie debout. S'ajouteront à eux quelques 4500 amateurs qui vont se masser sur les rangées de sièges de bois dur, améliorant leur confort et se réchauffant en louant une couverture sur place.

Ce jour-là, la température a été si douce qu'on se prend à rêver à un printemps hâtif, après un hiver clément qui a vu le fleuve Saint-Laurent rester ouvert plus longtemps qu'il ne l'avait été au cours des trente années précédentes. À l'intérieur, deux équipes vont bientôt se livrer une chaude lutte pour remporter de la coupe Stanley.

Les visiteurs venus de Toronto sautent sur la glace sous les applaudissements polis de la foule. Les journaux locaux ont indiqué que cette jeune formation devrait être en mesure d'offrir une opposition correcte, mais personne ne s'attend réellement à ce qu'elle puisse battre l'équipe locale. Après tout, les Wanderers de Montréal ont largement dominé le hockey de haut niveau durant les trois saisons précédentes.

L'un des visiteurs de l'Ontario est bien connu des partisans montréalais, qui le tiennent en haute estime. Ce vétéran aguerrri aux temps grisonnantes joue à la position cruciale de maraudeur. Il est flanqué de deux

attaquants qui, s'ils ne jouissent pas encore de la même renommée, sont pourtant plus talentueux que lui.

Le joueur de centre est un jeune Canadien français qui sera un jour considéré comme l'un des plus grands compétiteurs de tous les temps. L'ailier gauche, un jeune homme destiné à connaître le triomphe comme la tragédie. C'est en outre le meilleur joueur de hockey que la ville de Toronto ait jamais produit. Dans un moment, la partie va commencer, et l'agilité et la vitesse de ce prodige viendront surprendre une équipe montréalaise souffrant d'un excès de confiance.

Les Wanderers s'apprêtent à livrer le combat de leur vie.

Si l'équipe visiteuse est sous-estimée par la plupart des observateurs montréalais, les dirigeants du hockey de Toronto, eux, la méprisent purement et simplement. Ils n'apprécient pas Montréal, mais ils détestent encore plus ce club, leur propre club. Le principal journal de Toronto a rejeté du revers de la main ses chances de remporter la Coupe, les décrivant comme le fantasme de « quelques grands affairistes du hockey<sup>1</sup> » espérant faire de l'argent facile avec les recettes récoltées à l'entrée de l'aréna.

En fait, ce club a été la cible des moqueries et du dédain des grands bonzes du hockey torontois depuis ses toutes premières heures. À sa formation à l'automne 1906, le même journal avait émis une prédiction cruelle en disant qu'à Toronto, « le hockey professionnel devrait s'épanouir jusqu'au premier gel. Il subira ensuite le même sort que toutes les fleurs éphémères, fanant et disparaissant sous la neige<sup>2</sup>. »

Lorsque l'équipe perdit sa première partie (un match hors-concours) par la marque de 7 à 0, un journal rival affirma que les spectateurs qui s'étaient procuré des billets pour cet événement avaient prouvé une fois pour toutes que « les gens étaient vraiment prêts à acheter n'importe quoi de nos jours<sup>3</sup>. »

Les choses n'allaient pas s'améliorer la saison suivante, alors que le club rejoignit les rangs d'une ligue entièrement composée d'équipes professionnelles. « Le monde du hockey en entier s'écroule de rire, déclara le puissant *Toronto Telegram*, en voyant cette ligue soi-disant professionnelle qui ne parvient qu'à attirer des joueurs dont les vraies ligues ne veulent pas. Cette ligue n'a rien de professionnel. C'est une ligue d'amateurs non qualifiés et rejetés<sup>4</sup>. »

Pour tout dire, la ligue au complet semblait maudite dès le départ. Pour sa première partie, une équipe de Berlin (ville qui sera plus tard renommée Kitchener) avait pris le train pour se rendre à Toronto, mais les journaux du samedi n'avaient pas du tout la tête au hockey. Toute leur

attention était consacrée à la mort soudaine de Ned Hanlan, âgé de 52 ans seulement. « L'homme en bleu », comme on le surnommait, avait été le tout premier champion du monde canadien, alors qu'il avait raflé la première place en aviron en s'imposant sur la Tamise devant 100 000 personnes. Hanlan était l'athlète chéri de la Ville Reine depuis des années. « La mort d'Edward Hanlan nous prive du rameur le plus célèbre qui ait jamais vécu, proclama le *Globe*. Il semble improbable que les athlètes qui lui succéderont puissent un jour passionner le grand public autant qu'il ne l'aura fait<sup>5</sup>. »

Les choses allaient encore plus mal sur la patinoire; un redoux soudain avait eu des effets dévastateurs sur l'état de la glace. Les journaux du lundi étaient beaucoup plus intéressés par les conditions de jeu que par le match lui-même. Le *Toronto News* parla de « hockey sur terre battue » et remarqua qu'« à la fin de la partie, il ne restait guère plus de dix mètres de glace sur toute la patinoire<sup>6</sup> ». Le *World* n'était guère plus tendre, en résumant la partie ainsi : « Les Flying Deutchmen<sup>a</sup> de Berlin ont prouvé qu'ils étaient plus habiles pour labourer la boue que les Torontos<sup>7</sup>. » L'équipe avait une fois de plus perdu son premier match de la saison, cette fois par la marque de 3-0. Certains scribes locaux semblaient même la tenir responsable des mauvaises conditions climatiques.

Pourtant, l'organisation avait connu une progression constante et remarquablement rapide. En effet, au moment d'arriver à Montréal moins de trois mois plus tard, elle formait la meilleure équipe de hockey à avoir jamais enfilé l'uniforme torontois. Après moins d'un an et demi d'existence, l'équipe caressait l'espoir légitime de s'emparer de la Coupe, au grand bonheur de ses partisans... mais seulement de ses partisans.

En réalité, les dirigeants du hockey torontois souhaitent ouvertement que l'équipe perde la partie. Pour tout dire, ils aimeraient plutôt que « leur » équipe n'existe tout simplement pas. Pas plus que la coupe de Lord Stanley, d'ailleurs. Nous le savons, parce qu'ils le disent haut et fort à qui veut bien l'entendre... et aux autres aussi.

Qui étaient donc ces aspirants à la coupe Stanley et que leur est-il arrivé? L'histoire nous dit qu'ils formaient la première mouture des Maple Leafs de Toronto. En réalité, il n'en est rien : ils ne furent jamais appelés

---

a.L'équipe de Berlin portait le surnom de « Dutchmen » (ou « Flying Dutchmen »), qui se traduirait en français par « Hollandais » ou « Hollandais volant ». Or, il s'agit bel et bien d'une déformation régionale du terme « Deutchmen » (personne d'origine germanique), un surnom beaucoup plus logique pour une équipe provenant d'une ville nommée Berlin (NDT).

ainsi<sup>8</sup>. Ils étaient simplement les Torontos, que l'on appelait aussi à l'occasion (et parfois de façon sarcastique) les Professionals de Toronto. Leurs opposants étaient si efficaces dans leurs efforts pour effacer leur histoire que même leur nom finit par sombrer dans l'oubli.

Ces opposants comptaient parmi les personnes les plus puissantes et les plus influentes de Toronto. Ils défendaient la cause de l'amateurisme dans la « guerre de l'athlétisme » qui faisait rage au pays. Il s'agit là d'un chapitre extraordinaire de l'histoire sociale du Canada... On assistait alors à une véritable chasse aux sorcières contre le sport professionnel. La confrontation était si intense et fractionnelle qu'elle empêcha presque le pays de participer aux Jeux olympiques de Londres de 1908.

Aujourd'hui, tout cela semble insensé, à une époque où le magazine *Forbes* affirme sans hésiter que Toronto peut se vanter de posséder la franchise de hockey professionnel ayant la plus grande valeur au monde<sup>9</sup>.

Il y a un siècle de cela, par contre, Toronto était un endroit fondamentalement différent.

## CHAPITRE 1

# L'ancien régime dans la deuxième ville du hockey

### *Des origines du hockey à l'ère des Osgoodes*

*J'ai l'honneur d'être un Anglais de 1910  
Le roi Édouard est sur le trône  
C'est l'âge des hommes<sup>10</sup>*

– «JE VIS ET MÈNE UNE VIE AISÉE»,  
extrait de *Mary Poppins*

Nous étions à l'aube d'un siècle nouveau, à une époque où l'on disait que le soleil ne se couchait jamais sur l'Empire britannique. Dans le vaste dominion canadien de cet empire, Toronto était une ville en plein essor. Elle aimait qu'on l'appelle « la Ville Reine », un surnom certainement préférable à celui, péjoratif, de « Hogtown<sup>b</sup> ». Cette appellation reflétait parfaitement l'image et les aspirations que souhaitaient projeter ses dirigeants politiques (exclusivement blancs et protestants – WASP, en

---

b. La ville des porcs. Ce surnom était donné à la ville de Toronto en raison de la grande quantité de bétail qui y était transformé et mis en boîte (NDT).

anglais). Comme le suggérait la chanson de la comédie musicale *Mary Poppins* avec beaucoup d'à-propos, c'était un « honneur » que de faire partie du royaume britannique à cette époque glorieuse. L'heure était à l'optimisme. En 1904, le premier ministre sir Wilfrid Laurier est probablement celui qui a le mieux saisi l'air du temps à l'occasion d'un discours adressé aux membres du Cercle canadien d'Ottawa : « Je crois que l'on peut affirmer que le vingtième siècle appartiendra au Canada<sup>11</sup>. » Cette confiance assurée était partagée par la grande majorité des citoyens du pays.

Il est possible de tisser des liens entre la situation de Toronto au tournant du XX<sup>e</sup> siècle et au début du XXI<sup>e</sup> siècle, en portant attention aux changements et à la croissance que connaissait la ville à ces deux époques. Bien qu'ils puissent paraître primitifs selon nos standards modernes, les progrès technologiques réalisés à cette époque étaient suffisamment importants et rapides pour être considérés comme significatifs. Qui plus est, ces avancées technologiques (et les développements sociaux positifs qu'elles rendaient possibles) étaient très attendues.

De par le monde, les développements les plus importants avaient lieu dans le domaine des transports. Cela était particulièrement vrai au Canada. La locomotive à vapeur avait remplacé le cheval et la carriole (ou le traîneau) pour les déplacements interurbains, ce qui réduisait considérablement la durée des trajets. L'ère du cheval n'était pas complètement révolue pour l'usage local, mais les citoyens les plus fortunés pouvaient se procurer de nouveaux véhicules à moteur, tandis que d'autres enfourchaient leur bicyclette ou voyageaient en tramway électrique en échange d'une pièce de cinq cents en argent.

Si le chemin de fer avait permis aux transports de faire un bond de géant vers l'avenir, le télégraphe viendrait à son tour bousculer le domaine des communications. Les informations pouvaient maintenant être transmises très rapidement vers les grandes villes du monde. On assista alors à la naissance de nombreux journaux quotidiens qui pouvaient diffuser des nouvelles fraîches à un lectorat en constante croissance. Six quotidiens se partageaient le marché de Toronto : le *Globe*, le *Mail and Empire* et le *World* avaient une édition matinale, tandis que le *News*, le *Star* et le *Telegram* paraissaient en soirée<sup>12</sup>. Les citoyens relativement aisés avaient également accès à l'équivalent personnel du télégraphe : le téléphone.

Il n'y avait pas de meilleur moment pour élever une famille dans la capitale de l'Ontario. On disait qu'une femme pouvait se payer une garde-robe entière pour vingt-cinq dollars, qu'un homme n'avait besoin que de quinze cents pour combler son appétit au déjeuner, au souper et à l'heure

du thé, et qu'une famille pouvait acheter une maison pour 1200 dollars. Cependant, un ouvrier pouvait gagner vingt-cinq cents de l'heure dans le meilleur des cas (à raison de dix heures par jour et de six jours par semaine). La vie n'était donc pas facile pour tout le monde. L'agitation ouvrière commençait d'ailleurs à se faire sentir avec l'émergence des syndicats. Néanmoins, par rapport au passé, cette période était prospère, et les conditions allaient en s'améliorant<sup>13</sup>.

Cette prospérité croissante était une conséquence directe de l'expansion rapide de l'industrie lourde et de la manufacture. Elle s'accompagnait d'une extension significative de l'urbanisation et d'une augmentation de la valeur des terres urbaines. Les gens avaient par ailleurs de plus en plus de temps à consacrer à des loisirs et activités culturelles variés. Celles-ci allaient des spectacles les plus raffinés à ce que l'on décrivait simplement dans une publicité comme « une scène toujours remplie de jolies femmes<sup>14</sup> ». Toutes les activités (outre les services religieux) faisaient relâche le dimanche.

Les activités récréatives et sportives connaissaient elles aussi une croissance exceptionnelle. En 1908 seulement, les autorités de la ville, qui étaient très strictes à ce propos, ont remis des constats d'infraction à 1200 garçons et filles pour avoir pratiqué leurs jeux sur la voie publique. Lorsqu'elle n'était pas occupée à jouer, la jeunesse de l'époque suivait les exploits de ses héros : les joueurs de hockey en hiver et les joueurs de crosse, de baseball et de football durant l'été. Sans télévision ni radio, seuls les journaux fournissaient une couverture sportive détaillée pour tous les niveaux de compétition. Les parties importantes bénéficiaient fréquemment d'une description intégrale dans les journaux du lendemain.

C'était l'époque du champion des poids lourds Jack Johnson et de son adversaire canadien Tommy Burns. Ty Cobb dominait le baseball majeur. En athlétisme, personne n'arrivait à la cheville du grand Tom Longboat. Rares étaient les jours où l'on ne lisait des commérages (positifs ou négatifs) sur le coureur de fond Onondaga, natif de la réserve des Six Nations,

Le sport permettait aux citoyens de la ville en pleine expansion d'oublier un instant les nombreux défis et problèmes auxquels ils faisaient face. Malgré l'emprise de la morale protestante sur la ville, la consommation et l'abus d'alcool étaient endémiques. Les occasions importantes étaient marquées par des célébrations énergiques qui se poursuivaient jusqu'aux petites heures de la nuit, et qui se concluaient la plupart du temps par des bagarres qui duraient jusqu'à l'aube. Il est par ailleurs intéressant de noter que les gens de cette époque semblaient avoir une précoc-

cupation obsessionnelle de leur santé personnelle. Les journaux étaient remplis de publicités pour des remèdes prétendant soigner les infirmités de toutes sortes<sup>15</sup>.

Si, dans l'ensemble, les services de base s'amélioraient, le manque de fiabilité du système de traitement des eaux, les infestations de rats et la pollution causée par l'usage répandu du charbon étaient des problèmes récurrents. Cela affectait particulièrement les classes les moins fortunées. Toronto n'était pas particulièrement réputée pour sa pauvreté, mais les taudis, la misère et les situations de privation extrême étaient toutefois bien présents. Si les divorces étaient excessivement rares, l'abandon d'une épouse par son mari l'était moins.

Les subventions gouvernementales et les services sociaux que nous connaissons aujourd'hui étaient loin d'exister à l'époque. C'est la famille élargie, le voisinage et surtout les institutions religieuses qui étaient responsables des œuvres de bienfaisance. Celles-ci étaient particulièrement importantes dans les districts centraux de Toronto où résidaient les immigrants : ces quartiers pauvres abritaient déjà 7000 Italiens et 22 000 « Hébreux », selon le recensement de 1911<sup>16</sup>.

Les crimes faisaient également régulièrement les manchettes, sans toutefois que l'on ait l'impression qu'il s'agisse d'une préoccupation majeure. Cela devait changer avec la prolifération de l'automobile. Dans les années précédant la Grande Guerre de 1914, le nombre sans cesse croissant de piétons blessés à la suite de collisions avec des voitures commençait à devenir un problème sérieux. C'était là encore l'indication d'une époque en plein changement. Quelques années plus tôt seulement, Newsy Lalonde, le célèbre athlète de Cornwall (et un futur membre des Professionnels de Toronto), s'était fait dévaliser par des bandits alors qu'il circulait en voiture à cheval sur une route de campagne de l'Ontario.

Tout compte fait, les problèmes de cette époque étaient sensiblement effacés par rapport aux nouvelles initiatives audacieuses, aux empires industriels émergents et aux projets civiques qui prenaient forme au même moment. Le quartier des affaires se développait rapidement, suivant la rue Yonge au nord, par-delà la limite traditionnellement fixée à la rue College. Les deux tiers des rues autrefois boueuses de la ville étaient maintenant pavées, et les lumières électriques ne tarderaient pas à les éclairer. Les citoyens les plus fortunés s'étaient déjà dotés de résidences secondaires à Muskoka.



Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la ville de Toronto ne s'étendait que sur une fraction de sa surface actuelle.

Plus que tout, Toronto était en plein essor. De 1901 à 1911, la population du Canada est passée d'un peu plus de cinq millions d'habitants à un peu plus de sept millions. La ville, en absorbant ses « banlieues » en plein développement, est passée de quelque 200 000 âmes à près de 375 000 citoyens. En comparaison, les plus proches rivaux ontariens de Toronto, Ottawa et Hamilton, abriteraient à peine plus de 80 000 habitants au tournant de la décennie. Il n'y avait déjà plus aucun doute quant à l'endroit qui détiendrait les clés du pouvoir, dans la plus grande province du nouveau pays.

Parce qu'il faut bien le dire, il s'agissait effectivement d'un « nouveau » pays. La Confédération avait rassemblé les colonies du Canada-Ouest (l'Ontario), du Canada-Est (le Québec), de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick en 1867. Elles furent rapidement rejointes par le Manitoba, la Colombie-Britannique, l'Île-du-Prince-Édouard et les immenses terres qui constitueraient plus tard les provinces des Prairies et les territoires nordiques. Le dominion s'étendait maintenant *a mari usque ad mare*, d'un océan à l'autre, pour former le deuxième plus grand pays du monde derrière la vaste Russie. Pourtant, la terminologie utilisée avant la Confédération était encore fréquemment employée. L'Ouest désignait encore l'Ontario et l'Est était synonyme de Québec. Les régions atlantiques et les vastes étendues du nord-ouest (de plus en plus peuplées de gens qui n'étaient ni d'origine britannique ni d'origine française) semblaient encore un peu loin de la conscience « nationale » des Canadiens qui habitaient au centre du pays.

Le Canada ne comptait alors que deux villes d'importance à l'échelle nationale : Montréal et Toronto. Des deux, Montréal était clairement la plus grande et la plus dominante, en matière de population et d'influence. Elle s'était développée plus tôt et son économie était plus diversifiée. Bien que Toronto commençait à faire des gains, elle était encore loin derrière la métropole québécoise, qui comptait au moins cent mille habitants de plus qu'elle.

Cela dit, Montréal n'était pas seulement plus grande et plus puissante que Toronto. Il s'agissait d'une ville résolument différente. Tandis que Toronto était dominée par son caractère « britannique », Montréal se définissait par sa diversité culturelle. « Eux, nous et les Irlandais » exprimait bien la réalité de la ville aux cent clochers. Pourtant, ce n'est pas tant l'hostilité qui caractérisait les rapports entre ces peuples qu'une « indifférence et une ignorance marquée<sup>17</sup>. »

Montréal était également caractérisée par des distinctions entre les classes sociales, mais celles-ci étaient beaucoup moins fondées sur les origines ethniques que ne le laisse croire la mythologie moderne. Il est vrai que les hommes d'affaires les plus influents étaient majoritairement anglophones et qu'ils résidaient dans de belles demeures de grès, situées sur le boulevard Dorchester et la rue Sherbrooke. Cependant, on voyait également l'émergence d'une nouvelle classe, entre les riches bourgeois qui habitaient sur la montagne et les citoyens frappés par la pauvreté qui résidaient près du fleuve. Cette strate médiane était « composée autant de Canadiens français que d'Anglo-Canadiens<sup>18</sup> ».

L'autre différence de Montréal, c'est que cette dernière affichait un caractère autrement plus flexible que Toronto. Il est difficile d'affirmer avec certitude qu'il s'agisse d'une conséquence logique des accommodements entre les différentes cultures qui la peuplaient, mais le centre urbain du Québec semblait à coup sûr moins rigide que son pendant ontarien. Ironiquement, Montréal était en cela plus en phase avec les mœurs contemporaines de la mère patrie. L'Angleterre du début du siècle était marquée par l'ascension sur le trône d'un monarque à la page, aventureux et dont les actes étaient parfois teintés d'un parfum de scandale. En effet, en janvier 1901, Édouard VII devient roi après la mort de la reine Victoria, et marque ainsi l'arrivée d'une nouvelle ère.

À Toronto, en revanche, le caractère britannique passe encore par la perpétuation du moralisme austère et inflexible de la défunte mère du roi Édouard. Le règne de Victoria s'est étendu sur presque soixante-quatre ans, commençant en 1837, et sa personnalité stricte et ses valeurs avaient exercé

une influence aussi grande sur le monde que ne l'avaient fait son armée et sa marine. Toronto n'avait pas insisté pour être appelée « la Ville Reine » pour rien. La morale victorienne continuait d'avoir la mainmise sur la ville, et elle avait même commencé à se transformer en un phénomène appelé « le mouvement pour la pureté sociale ».



La rue Queen, dans la Ville Reine, 1901.

Ce mouvement croyait qu'une approche systématique et « scientifique » de l'éducation morale pourrait purger l'ensemble des problèmes sociaux et des vices. L'Ontario était la tête de pont de l'Union chrétienne des femmes pour la tempérance, qui avait vu le jour en Ohio dans les années 1850. Les hommes qui buaient se faisaient recommander par leur docteur de changer de boisson de prédilection, puisque l'on croyait qu'il

y aurait « moins de criminels si l'on s'abreuvait de bon lait ». Plusieurs écoles de l'Ontario demandaient à leurs jeunes élèves de s'assembler tous les jours pour déclarer solennellement que « Jésus Christ et le Canada veulent que je sois un bon garçon ». Cette tendance était si prononcée dans le Canada anglais que l'on rappelait régulièrement aux jeunes d'éviter « la lèpre du vice<sup>19</sup> ». Cette culture puritaine aurait plus tard une influence marquée dans le domaine du sport.

Entre-temps, cependant, les différences culturelles entre les deux principales villes du pays ne servaient qu'à mettre l'accent sur l'impatience ressentie par Toronto par rapport à son statut de « bon deuxième ». En lisant les journaux et en prenant connaissance des débats qui avaient lieu à l'époque, on est frappé de voir que la ville est habitée du sentiment d'être destinée à devenir la nouvelle puissance du dominion. L'idée que Montréal ait un droit d'aînesse sur le leadership canadien (ce qui semblait si évident aux yeux de l'establishment plus ancien de cette ville) n'était pas du tout acceptée dans la Ville Reine. Vu de Toronto, un Canada britannique avait besoin d'un leadership distinctement britannique qui ne pouvait provenir d'ailleurs que de la métropole ontarienne.

\* \* \*

Le statut de « deuxième ville du hockey » qu'on accolait à Toronto est directement relié à ce moment de son histoire : la période durant laquelle est né le sport moderne. Kingston, Halifax (ou, pour être plus précis, Windsor en Nouvelle-Écosse) et plusieurs autres villes canadiennes ont revendiqué la paternité du hockey. En fait, les jeux de balle et de bâton sur glace existaient depuis des siècles dans différentes parties de l'Europe du Nord. Les ancêtres du hockey sur gazon étaient encore plus vieux. Les autochtones canadiens avaient probablement des passe-temps rudimentaires similaires. Il ne fait cependant aucun doute que le hockey sur glace, en tant que sport organisé, trouve ses origines à Montréal, le seul endroit vraiment capable de définir ce nouveau sport national.

C'est à Montréal qu'a eu lieu la première partie officielle de hockey sur glace en 1875. C'est également à Montréal que les premières règles écrites du sport furent publiées (1877), que le premier club officiel fut fondé (1877), que le premier tournoi fut organisé (1883), que la première ligue intercity fut créée (1886) et que le premier champion national fut couronné (1893)<sup>20</sup>. Cet événement historique s'est produit lorsque le gouverneur général de l'époque, Lord Frederick Stanley, présenta sa célèbre

coupe au gagnant d'une ligue composée de cinq équipes (dont trois étaient originaires de Montréal)<sup>21</sup>. Durant ces années, le hockey en tant que sport organisé demeurait très marginal et largement méconnu à Toronto.

La lente émergence du hockey dans la capitale ontarienne n'est pas un accident de l'histoire. Bien que l'on retrouve des témoignages racontant que des garçons jouaient au shinny<sup>c</sup> sur des étangs gelés et aux abords du port, la ville devait composer avec des désavantages naturels considérables. Ses hivers étaient significativement plus doux que ceux de Montréal, ce qui entraînait des dégels plus fréquents. Il s'agissait là d'une entrave sérieuse au développement du sport avant l'avènement de la glace artificielle.

Malgré cela, Toronto, qui était tout de même une ville importante, abritait une vie sportive riche et animée. Les journaux locaux de l'époque regorgent d'articles sur des activités hivernales de toutes sortes. On y traite de patinage, de raquette, de toboggan, de traîneau à voiles, de boxe, d'escrime, de course à pied, de baseball intérieur, de billard, de tir à la carabine, de jeu de dames, de jeux de cartes, d'expositions canines et, par-dessus tout, de curling. Au milieu de tout cela, on ne retrouve presque aucune mention du hockey dans les journaux locaux jusqu'au milieu des années 1880. Un bref article rapporte alors qu'un match a eu lieu devant une large foule, à Montréal.

À mesure que la décennie 1880 progresse, le hockey commence cependant à s'enraciner à l'extérieur de Montréal. Il a d'abord gagné la ville de Québec, puis l'est de l'Ontario. L'intérêt de la population locale pour le hockey grandissait rapidement à chacun des endroits où il s'implantait. Le Canada avait besoin d'un sport qui répondrait à son âme nordique de la même façon que la crosse avait fait écho aux étés du pays. Ce n'était qu'une question de temps avant que le hockey ne gagne la ville de Toronto.

C'est à Tom Paton, le gardien de but des Wheelers de Montréal, que revient le crédit d'avoir présenté le sport moderne aux gens de la Ville Reine. Son équipe, aussi appelée le AAA ou le MAAA (l'Association des athlètes amateurs de Montréal), était en voie de devenir la première dynastie du hockey de haut niveau. Lors d'un voyage à Toronto, au cours de l'hiver 1887, Paton découvrit avec surprise que les habitants de la capitale ontarienne n'avaient aucunement conscience de la passion qui avait déjà gagné l'est du pays. Il décida alors de commander des bâtons et des rondelles de Montréal, puis il organisa des séances d'entraînement avec ses confrères de Toronto. La saison venait de se terminer, et tout portait à

---

c. Forme informelle et improvisée du hockey, jouée sans filets ni arbitres, avec pour tout équipement des patins, des bâtons et tout objet pouvant servir de rondelle (NDT).

croire que ses efforts avaient été vains lorsque le dégel printanier vint couper court à ses ambitions. Le sport avait pourtant eu le temps de prendre racine.

L'hiver suivant, certains des athlètes qui avaient côtoyé Paton allaient former une équipe de hockey en collaboration avec le club de curling Caledonian. Au même moment, d'autres personnes s'assemblaient au club de curling Granite pour créer une équipe rivale. Le 18 février 1888, les Granites reçurent les visiteurs du Caledonian, qu'ils vainquirent par la marque de 4-1 dans ce qui devait être le premier match officiel disputé à Toronto.

Il s'agit d'un moment charnière dans la jeune existence de ces deux équipes. Les Granites avaient fait les premiers pas d'un parcours qui les mènerait à marquer l'histoire du hockey. Les Caledonians, en revanche, allaient disparaître assez rapidement. Ils laisseraient néanmoins leur marque sur le monde du hockey, puisque la patinoire de la rue Mutual où ils avaient l'habitude de jouer deviendrait le principal lieu de rencontre des hockeyeurs dans les années à venir.

La plupart des gens qui étudient l'histoire des Maple Leafs de Toronto ou de la Ligue nationale de hockey en général savent que le premier domicile de l'équipe était le Arena Gardens, qui n'était nul autre que l'aréna de la rue Mutual. Ce que l'histoire retient moins souvent, c'est que la rue Mutual abritait une patinoire encore plus ancienne que celle-ci. En fait, elle a connu deux patinoires de glace naturelle avant l'avènement des surfaces artificielles.

La première mention d'une patinoire à l'ouest de Mutual, entre les rues Shuter et Cruickshank (qui deviendra plus tard la rue Dundas) s'est produite en 1874. À ce moment, le terrain appartenait à John Willoughby Crawford, lieutenant-gouverneur de l'Ontario, qui le légua bientôt à sa veuve Helen. L'année suivante, la patinoire extérieure était officiellement étrennée par les Caledonians.

Le 10 décembre 1885, une structure intérieure permanente est venue remplacer la glace extérieure. Une semaine plus tard, accompagné de la fanfare des grenadiers du Régiment royal du Canada, les spectateurs ont assisté à un « grand carnaval costumé » qui marquait l'inauguration de la patinoire dernier cri New Caledonian<sup>22</sup>. Le club continuait d'ouvrir ses portes au public six jours par semaine pour le curling et le patinage libre. La « patinoire de la rue Mutual », comme on vint rapidement à l'appeler, n'avait clairement pas été construite pour le hockey; quoi qu'il en soit, cela ne l'empêcha pas de devenir le lieu de prédilection pour la pratique de ce sport dans les années à venir, de même que pour les foires commerciales en tous genres.

Si sa naissance officielle remonte à l'hiver 1888, le hockey torontois fut condamné à demeurer orphelin pendant quelques années. Il semblerait que peu d'action ait fait suite au premier match disputé cette année-là, pas plus la saison suivante que celle d'après. Des équipes se formaient et se défaisaient librement et des joutes étaient organisées de façon tout aussi informelle. La principale ligue du pays, l'Association de hockey amateur du Canada (AHAC), a bien essayé de contacter des clubs de la région torontoise à l'automne 1888, mais n'a pas trouvé d'interlocuteur sérieux pour répondre à sa main tendue. La Ville Reine ne semblait tout simplement pas intéressée.

Il faudrait encore attendre jusqu'à la saison 1889-1890 pour connaître le véritable moment fondateur du hockey torontois, à l'occasion de la visite des Rideau Hall Rebels d'Ottawa.

\* \* \*

Les Rebels étaient probablement l'équipe portant le surnom le moins approprié de l'histoire du hockey. Officiellement baptisée Vice-Regal and Parliamentary Hockey Club<sup>d</sup>, l'équipe était formée de fonctionnaires et de membres des deux chambres du Parlement, de même que des représentants de Rideau Hall. Certains des enfants de Lord Stanley faisaient partie de cette formation, en plus de Philip Dansken Ross (qui sera plus tard nommé administrateur de la coupe Stanley) et de James George Aylwin Creighton, l'homme qui organisa le premier match de hockey à Montréal en 1875.

À l'origine, les Rebels n'appartenaient à aucune ligue et ne cherchaient à remporter aucun tournoi. Ils se contentaient de disputer des parties amicales. Arborant des chandails pourpres et unis avec des accessoires blancs, ce club avait comme mission première de promouvoir le nouveau sport à travers le jeune pays. Ses membres, incluant les fils de Lord Stanley Edward, Victor et Arthur<sup>23</sup>, démontraient un engagement profond envers le sport du hockey au même titre qu'ils souhaitaient ardemment participer à la construction de leur nation.

L'annonce de la visite des Rebels semble avoir donné un souffle nouveau au hockey organisé à Toronto cette saison-là. Une excitation bien palpable gagnait la ville alors que la célèbre équipe s'approchait à bord du wagon privé du gouverneur général. C'était la toute première fois que la capitale ontarienne développait une réelle passion pour le hockey.

---

d. Club de hockey vice-royal et parlementaire (NDT).



Les Rebels d'Ottawa (1888-1889). Basés à Rideau Hall, les Rebels étaient l'un des clubs les plus influents aux premières heures du sport national hivernal du Canada. Debout: C. Wingfield, A. Stanley, L. Power, H. Ward, J. Lemoine. Assis: E. Stanley, J. Creighton, A. MacMahon, J. Barron, H. Hawkes.

« La visite de l'équipe parlementaire et vice-royale de hockey d'Ottawa à Toronto est attendue avec grand intérêt depuis un certain temps déjà, rapporta le *Daily Mail*. Le hockey est l'une des activités hivernales les plus populaires à Ottawa, Montréal, Québec et dans plusieurs autres villes de l'est du pays, alors que ce sport n'est pas encore bien implanté à Toronto<sup>24</sup>. » Le journal décrivit le sport comme « ressemblant un peu à la crosse, mais avec un rythme beaucoup plus rapide, de sorte que l'excitation est à son comble du début à la fin de la rencontre<sup>25</sup> ».

À cette époque, le sport n'est encore qu'un lointain cousin de celui que les Canadiens finiraient bientôt par vénérer. On y jouait sur une surface naturelle et les équipes étaient composées de sept joueurs, contre six aujourd'hui. Les équipes n'avaient jamais plus de deux joueurs sur le banc pour faire des changements. Les joueurs portaient des patins faits de bottes de cuir et de lames rudimentaires: la Starr Manufacturing Company de Dartmouth en Nouvelle-Écosse, un important fabricant de patins, vendait des lames de hockey Silver King (des patins à tube) au coût de 10 dollars la paire. Elle vendait également des bâtons fabriqués à partir d'un seul morceau de bois.

Les patineurs ne portaient aucun équipement de protection particulier, outre des protège-tibias (sans protection pour les genoux) et des gants matelassés que l'on pouvait se procurer chez Eaton pour 1,75 \$ la paire. Les gardiens de but portaient des jambières de cricket et n'avaient pas le droit de se jeter sur la glace pour arrêter ou emprisonner la rondelle. Les passes vers l'avant étaient interdites. Les joueurs devaient transporter la rondelle (dans les premiers temps, il s'agissait d'un disque de bois, mais vers le milieu des années 1890 il sera fait de caoutchouc) vers le filet adverse et déjouer les ailiers grâce à une série de passes latérales. La plupart du temps, ils se contentaient de passer la rondelle du revers vers le fond de la zone adverse avant de la poursuivre. Le lancer frappé n'existait tout simplement pas.

Les Rebels avaient organisé deux parties contre des équipes locales, et des foules importantes étaient attendues pour chacune de ces rencontres. Les visiteurs reçurent une ovation monstre lorsqu'ils sautèrent sur la glace torontoise, en cet après-midi du 8 février 1890. La présence d'Arthur Stanley suscitait à elle seule un enthousiasme considérable.

Les Rebels venaient de remporter une victoire de 4-3 contre le club de Lindsay le soir précédent. Si cela les plaçait dans de bonnes dispositions à la veille de leur séjour torontois, cela signifiait aussi que les hommes d'âge mûr qui s'alignaient pour l'équipe d'Ottawa devaient composer avec un horaire passablement chargé. Après avoir pris une avance rapide de 5 à 0, ils ont tout juste été en mesure de s'accrocher pour l'emporter par la marque de 5 à 4 contre les Granites. « L'excitation était à son comble vers la fin de la partie, rapporta le *Mail*. Les locaux avaient alors le dessus sur leurs adversaires dans toutes les phases du jeu et démontraient des efforts soutenus pour égaliser la marque, ce qu'ils n'ont cependant pas été en mesure de faire<sup>26</sup>. »

Cette soirée-là, alors qu'ils disputaient leur troisième partie en vingt-quatre heures, le club d'Ottawa s'est incliné par la marque de 4-1 contre les St. Georges de Toronto à l'aréna Victoria. Les deux équipes ont joué « devant une foule importante. Le Tout-Toronto s'était donné rendez-vous pour suivre cette partie avec grand intérêt, applaudissant les beaux jeux des visiteurs comme des héros locaux. » La glace était dans une condition superbe, et même si les Rebels étaient de toute évidence exténués après tant de matchs, la qualité de leur jeu fut décrite comme « excellente ». Les comptes rendus de la presse étaient longs et complets, décrivant le jeu de façon détaillée pour ceux qui n'avaient pas eu la chance d'assister à la rencontre. Le jeune fils Stanley a fait « une feinte astucieuse avant de lancer

au filet», mais sa tentative a été stoppée par le défenseur F. W. Jackson des St. Georges. Les faits saillants sont tous relatés en détail : on décrit les moindres revirements, les tirs au filet et l'ambiance, bien sûr, alors que « les applaudissements étaient assourdissants et que la gent féminine contribuait activement à cette atmosphère survoltée<sup>27</sup> ».

Les parties avaient été excitantes, avec des patineurs rapides, de belles passes, des buts spectaculaires, des mises en échec solides et même quelques batailles. Les visiteurs assistèrent à quelques banquets avant de reprendre le chemin d'Ottawa le soir suivant, non sans avoir auparavant contribué à transformer la Ville Reine. Les hivers ne seraient plus jamais les mêmes à Toronto. Bientôt, les Granites et les St. Georges, rejoints par les Victorias et les New Forts (l'équipe de l'école d'infanterie locale) allaient organiser un tournoi pour déterminer qui serait le tout premier champion torontois. Des rencontres à l'extérieur de la ville furent également prévues. Toutes sortes d'équipes (institutionnelles, commerciales, religieuses, scolaires, ethniques, féminines) allaient bientôt commencer à voir le jour.

Le développement du hockey à Toronto suivait sensiblement le même modèle qu'ailleurs, plus particulièrement à Ottawa et Montréal, où le sport était déjà bien enraciné. Ce développement était complètement différent de celui d'un sport déjà bien établi. Aujourd'hui, ce sont les ligues et les associations qui sont créées en premier. Elles établissent ensuite des franchises et planifient des horaires de rencontres, et ce n'est que par la suite que ses équipes entrent en compétition avec d'autres formations. Aux débuts du hockey, cependant, les clubs étaient à la base de toutes choses. Ils se constituaient de façon complètement indépendante, sans qu'une structure ne chapeaute ni ne régleme leurs allées et venues et celles des joueurs qui les composaient.

Les premières équipes de hockey étaient habituellement formées par des institutions préexistantes. À Toronto comme ailleurs, les principales organisations étaient les clubs athlétiques. Les équipes étaient souvent créées par les pendants athlétiques des collèges et des organisations gouvernementales (particulièrement les institutions comme la police, les pompiers et l'armée). Les entités commerciales étaient également à la base de la création de plusieurs clubs de hockey. À Toronto, les banques à charte ont produit certaines des premières (et des meilleures) équipes de la ville.

Une fois les équipes formées, elles cherchaient logiquement à organiser des rencontres. Ces « défis » allaient rapidement prendre de l'ampleur pour se développer en séries impliquant plusieurs équipes, puis mener à

la création de tournois. La dernière étape organisationnelle était la création d'une ligue et d'un horaire de rencontres annuelles.

À la fin de la saison 1889-1890, les conditions requises pour la fondation d'une ligue de hockey étaient enfin réunies. Cela n'était pas seulement le cas à Toronto; grâce en partie aux efforts des Rebels de Rideau Hall, des ligues se formaient dans tout le sud de l'Ontario.

C'est ainsi que la Hockey Association of Ontario (l'Association de hockey de l'Ontario) fut fondée, le 27 novembre 1890 à l'hôtel Queen's de Toronto. Encore une fois, l'influence des Rebels avait été cruciale. Parmi les seize hommes d'un certain âge qui assistèrent à la rencontre fondatrice, on comptait l'Honorable Arthur Stanley et John Augustus Barron, qui cumulait les fonctions de député de Lindsay, de capitaine des Rebels et de président de l'assemblée<sup>28</sup>. Lord Stanley de Preston, le gouverneur général, avait accepté d'en être le président d'honneur.

L'Association de hockey de l'Ontario (OHA), comme elle serait bientôt connue, s'affaira à mettre de l'ordre dans l'organisation du hockey dans la province. Cet ordre refléterait cependant le caractère bourgeois et exclusivement britannique des organisateurs de l'Ontario: dès le départ, ils imposèrent une vision très puritaine et autoritaire du sport. C'est donc sans surprise que les premiers points à l'ordre du jour concernaient le problème de la rudesse. Barron, en sa qualité de président de l'assemblée, mentionna que son équipe, le Vice-Regal, avait remarqué que les clubs torontois (à l'époque très déconnectés du reste du monde du hockey) avaient tendance à adopter des mœurs particulièrement violentes sur la glace.

D'autres y allèrent d'observations similaires. Les participants avaient l'impression générale d'assister à la naissance d'un sport qui ressemblait à la crosse, mais sur glace. Toronto la vertueuse était en émoi, comme le nota sévèrement le *Mail* dans son compte rendu de l'affrontement entre les Rebels et les Granites: « Il est fort regrettable que certains joueurs oublient les règles élémentaires de bonne conduite et en viennent aux coups dans une partie opposant des équipes d'amateurs et disputée devant une foule si considérable – en bonne partie constituée de femmes, par ailleurs<sup>29</sup>. » Il était clair que l'OHA ne visait pas simplement à instaurer un horaire de rencontres. La ligue voulait aussi s'assurer que le hockey pratiqué en Ontario soit « propre ».

Sous la gouverne de l'OHA, le hockey connut un développement sans précédent dans la province. La ligue organisait des compétitions de niveaux junior, intermédiaire et senior dans pratiquement tous les coins de la province. Au moment de sa rencontre annuelle de 1898, elle chapeautait

quarante-deux clubs (contre treize à sa formation) et cinquante-quatre équipes, tout en continuant à se développer rapidement. Une décennie seulement après l'organisation de la première partie, on pouvait dire qu'il y avait « plus de clubs de hockey à Toronto que de tout autre type d'organisation athlétique<sup>30</sup> ».



L'école de droit de Osgoode Hall donna à Toronto son premier championnat provincial senior. Malgré le fait que l'équipe ait remporté le titre de l'OHA à deux reprises, elle ne put jamais compétitionner pour la coupe Stanley.

En plus de posséder de nombreux clubs dans chacune des trois divisions provinciales, Toronto abritait de nombreuses associations de hockey qui dépendaient du système de l'OHA. Parmi celles-ci, mentionnons la Toronto Church Boys Brigade Hockey League (la ligue des écoles chré-

tiennes), la Toronto Junior Hockey League (la ligue junior) et la Toronto Lacrosse Hockey League (la ligue fondée par des clubs de crosse qui se cherchaient une activité sportive pour les longs mois d'hiver). Au sommet de la liste se retrouvait la Toronto Bank Hockey League (la ligue des banquiers), un circuit senior de haut niveau qui avait une relation intermittente avec l'OHA.

L'OHA elle-même comptait six clubs issus de la ville de Toronto parmi ses treize membres fondateurs. Le premier à ressortir du lot fut le club du Osgoode Hall. En 1893-1894, la célèbre école de droit devint le premier champion provincial senior. Cependant, ce triomphe fut quelque peu entaché par la controverse. En effet, le premier championnat des Osgoodes permettrait de mettre en lumière l'un des problèmes récurrents qui sous-tendaient pratiquement toutes les controverses à survenir dans l'OHA : le soupçon d'un traitement de faveur envers les équipes de Toronto.

Les allégations à la base de cette controverse découlaient de la réunion annuelle de l'OHA de décembre 1893. Pratiquement tous les postes exécutifs disponibles y avaient été attribués à des délégués de Toronto, menant le *Hamilton Times* à rebaptiser la ligue «Toronto Hoggy Association<sup>e31</sup>» – une pique faisant référence au surnom peu flatteur de Hogtown affublé à la capitale provinciale. Les choses se sont toutefois gravement envenimées lorsque le conseil de direction de la ligue détermina que la finale de la division senior de l'OHA aurait lieu à l'aréna de la rue Mutual le 28 février.

Pour le Ottawa Hockey Club, il s'agissait là de l'affront de trop. L'équipe, qui avait été couronnée championne de l'Ontario à l'issue des trois saisons précédentes, croyait avoir gagné le droit d'accueillir la finale. Se rendre à Toronto engendrerait non seulement des frais de déplacement supplémentaires, mais signifiait aussi qu'on courait le risque de jouer sur une glace en mauvais état à la fin de la saison. Avant sa demi-finale contre l'université Queen's, l'équipe d'Ottawa décida de se retirer de la compétition. Même à Kingston, l'opinion publique se rangeait derrière les champions.

La querelle entre Ottawa et l'OHA tourna rapidement au vinaigre. Après que les Osgoodes eurent défait Queen's sur une mauvaise glace pour remporter le championnat, Ottawa refusa de renvoyer la coupe Cosby à la ligue. Ils affirmaient qu'après avoir gagné le trophée à trois reprises, ils avaient mérité le droit de le conserver de façon permanente, suivant ainsi

---

e. «Association porcine de Toronto» (NDT).

*« Qui étaient ces prétendants à la coupe Stanley et qu'est-il advenu d'eux ? L'histoire nous dit qu'ils formaient la première incarnation des Maple Leafs de Toronto. Or, les efforts acharnés de leurs opposants pour balayer leur existence du revers de la main ont été à ce point couronnés de succès que même leur nom finit par sombrer dans l'oubli. »*

*Un sport légendaire raconte une histoire captivante : celle des premières années du hockey, à une époque où l'argent et la morale se livraient un bras de fer déterminant pour l'avenir de ce sport.*

